

Trois bibliothécaires des Lumières et leur participation à la constitution de bibliothèques « bohêmes »

Claire MADL
Bibliothécaire, Cefres, Prague

Le personnage du bibliothécaire ne saurait être en Bohême appréhendé à la légère. Il est homme du livre au sein d'une nation qui se veut particulièrement proche de l'écrit, et les vicissitudes de la relation au livre entretenue par les Tchèques pourraient être le long fil rouge de son histoire avec les points forts de l'humanisme, de la Réforme puis de la puissante recatholisation (c'est-à-dire la poursuite des livres hérétiques), et pourquoi pas, jusqu'au pieux rassemblement de la littérature samizdat¹.

La période des Lumières qui nous concerne ici est de plus celle des prémices de l'éveil national. Les trois bibliothécaires que j'ai choisi de présenter aujourd'hui ont ainsi fait l'objet de toute une littérature quasi hagiographique, dès leur époque tout d'abord, si soucieuse de léguer sa propre histoire à la postérité, et par la suite. Nous allons donc traiter d'une génération « d'éveilleurs » (*buditelé*) de « patriotes ardents » (*horliví vlastenci*) et « d'inépuisables défenseurs de la culture écrite tchèque ».

Deux phénomènes dominent la période des Lumières en Bohême. Le premier est la naissance d'une opinion publique – d'un espace public au sens de Habermas, défini comme « la réunion de personnes privées pour l'exercice public de la raison² ». Des groupes « d'intellectuels » se forment à travers la réunion de salons, la fondation de sociétés savantes ou l'ouverture de loges maçonniques. Le second phénomène, étroitement lié au premier, est l'éveil du sentiment national tchèque. Les Lumières en constituent les prémices qui touchent plus particulièrement une élite intellectuelle. Celle-ci se donne pour objet d'étude les Pays tchèques, la nation tchèque, ces notions étant à la fin du XVIII^e siècle très largement ouvertes à des définitions encore mouvantes³.

¹ Voir Marie-Elisabeth DUCREUX, « Le livre et l'hérésie, modes de lecture et politique du livre en Bohême au XVIII^e siècle » ; Hg H.E. BÖDEKER, Gérald CHAIX, Patrice VEIT, *Le Livre religieux et ses pratiques (Der Umgang mit dem religiösen Buch)*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1991, p. 131-155. Y est cité (p. 131) un témoignage anonyme datant de 1733 environ, particulièrement représentatif : « En vérité, il y a chez les habitants du royaume de Bohême une telle ardeur à lire les livres que cela force l'admiration. »

² Voir Jürgen HABERMAS, *L'espace public (...)*, Paris, Payot, 1997 (Première édition allemande sous le titre *Strukturwandel der Öffentlichkeit*, Hermann Luchterhand Verlag, 1962) pour la partie sur « la genèse de la sphère publique bourgeoise », p. 25-37.

³ La périodisation de Miroslav Hroch lie ainsi de façon primordiale les deux phénomènes qui déterminent trois phases aux mouvements nationaux : l'intérêt scientifique, la diffusion des idées de cette élite, le mouvement de masse. Voir Miroslav HROCH, *Na prahu národní existence: touha a skutečnost* [Sur le seuil de l'existence nationale : désirs et réalité], Praha, Mladá fronta, 1999. En allemand, on peut consulter du même auteur : *Die Vorkämpfer der nationalen Bewegung bei den kleinen Völkern Europas*, Praha, 1968 (Acta Universitatis Carolinae Philosophica & Historica. Monographia 24), 171 p.

Le livre dans ce contexte joue un rôle privilégié, de même que les bibliothèques. Elles sont tout d'abord des mines d'information qui sembleront inépuisables à nos « éveilleurs ».

Sans vouloir entrer dans le mythe de l'amour du Tchèque pour le livre, nous sommes bien forcés de reconnaître la richesse des fonds et des collections⁴.

L'histoire des bibliothèques conventuelles remonte à la fondation des monastères mêmes. Si elle est souvent troublée par les guerres hussites, notamment en Bohême (couvent bénédictin de Břevnov à Prague), puis par la guerre de Trente Ans (les Suédois emportant des caisses de livres de Strahov), les cas de collections démenagées ou murées ne sont pas rares et ont permis de sauver bien des pièces précieuses. Les plus anciennes bibliothèques aristocratiques sont fondées à l'époque de l'humanisme. Les bibliothèques des Lobkowitz et de la famille des Rožemberk installée à Český krumlov sont parmi les plus connues. Pour la génération ici envisagée, les érudits travaillent notamment chez les Waldstein (Wallenstein), les Nostitz ou les Fürstenberg.

Les bibliothèques sont de plus un instrument qu'il s'agit de mettre au service des spécialistes d'abord, du public lettré, des amateurs de livres ensuite, puis d'un public plus large. Avec la naissance de cet impératif apparaît la nécessité de confier la gestion des collections à des personnes compétentes et susceptibles de se consacrer entièrement au service d'une bibliothèque.

Il y a donc interaction entre les bibliothèques et les milieux savants.

Les bibliothèques, enfin, nous permettent d'observer la structuration institutionnelle de la vie intellectuelle de cette époque. Elles naissent, fusionnent, démenagent au fur et à mesure de l'évolution de l'institutionnalisation du monde du savoir. Ainsi la bibliothèque du principal collège jésuite de Prague devient-elle bibliothèque universitaire publique à la suppression de l'Ordre (1773). Les nouvelles institutions nationales telles la Société des sciences (vers 1774), le Musée national (1808) se dotent progressivement de bibliothèques.

Mais de ce point de vue, le grand événement de l'époque des Lumières est la suppression de nombreux couvents sous Joseph II. S'ouvrent alors des trésors dont l'élite intellectuelle va vouloir tirer parti.

⁴ Pour une histoire générale des bibliothèques tchèques : Jiří Cejpek, Ivan Hlaváček, Pravoslav Kneidl, *Dějiny knihoven a knihovnictví v českých zemích a vybrané kapitoly z obecných dějin*, [Histoire des bibliothèques et de la bibliothéconomie dans les Pays tchèques. Quelques chapitres de leur histoire générale], Praha, Karolinum, 1996. Nous disposons aussi des quatre volumes consacrés à la République tchèque dans la série du *Handbuch der deutschen historischen Buchbestände in Europa*, Hildesheim-Zürich-New York, Olms-Weidman, 1997-2000.

Étudier une figure de bibliothécaire nous permet de saisir encore plus que l'histoire de sa bibliothèque. Il est en effet un érudit choisi en tant que tel, pour sa connaissance de l'écrit en général. Il apparaît aux autorités comme un professionnel du livre, avec son expérience d'auteur, de collectionneur, son appartenance à un réseau d'érudits. Il devient ainsi le responsable de l'organisation et de la transmission d'un savoir, mission des plus importantes pour les Lumières.

Il nous permet d'observer aussi bien la mutation de son métier que celle de l'organisation des savoirs. J'ai choisi trois personnages – les bibliothécaires les plus connus en fait – qui nous donnent à voir, grâce aux sources complémentaires dont nous disposons pour les uns et pour les autres, les divers aspects du bibliothécaire des Lumières.

Trois érudits

Sans vouloir entrer dans l'analyse des nombreux écrits de ces trois bibliothécaires, il nous faut tout d'abord présenter leurs parcours et leurs spécialités respectives.

František Martin Pelcl⁵ est né en 1734 et meurt en 1801. Historien, il fut le premier professeur à occuper la chaire de langue et de littérature tchèque à l'université de Prague, créée en 1791 (et où il entre en fonction en 1793). Originaire d'une famille tchèque de drapier du nord-est de la Bohême, il fait ses études d'abord en tchèque à l'école « municipale » de Rychnov-nad-Kněžnou puis en latin chez les piaristes puis chez les jésuites de Hradec Králové (en allemand Königgratz). Il parvient à venir à Prague, sans pour autant entrer dans un quelconque ordre religieux, pour étudier la philosophie, d'abord chez les cisterciens du collège Saint-Bernard puis chez les jésuites du Clementinum. Il étudie encore la théologie et le droit tout en gagnant sa vie comme précepteur. Lorsque Prague est prise par les Prussiens, il va continuer ses études de droit à Vienne, où il suit aussi des cours d'histoire et de philosophie et fréquente les bibliothèques et les collections viennoises. Au départ des Prussiens, il retourne immédiatement à Prague et devient le précepteur des enfants de la famille Sternberg durant huit années, de 1761 à 1769. En 1769, il accepte le poste de précepteur des enfants de la famille Nostitz, le poste qui nous intéresse, puisqu'il y est chargé conjointement de la bibliothèque du comte. Il occupe cette fonction jusqu'en 1793.

⁵ Outre les ouvrages du « biographe » de Pelcl dont nous tirons la plupart de nos informations (Joseph JOHANIDES, *F. M. Pelcl*, Melantrich Praha, 1981), signalons l'article de Zdeněk ŠIMEČEK, « František Martin Pelcl », *Věstník ČSAV* [Bulletin de l'Académie des sciences de Tchécoslovaquie], vol. 78, 1969, p. 410-425.

La bibliothèque des Nostitz⁶ remontait à l'installation du premier membre de cette famille, Jan Hartvik († 1683), en Bohême et, plus précisément, à la construction du palais de Prague, vers 1660. Elle accueillit en effet la bibliothèque du frère de Jan Hartvik, lieutenant de Breslau en Silésie⁷ (aujourd'hui Wrocław), qui comptait une belle collection de 227 manuscrits et de 600 imprimés, concernant cette région notamment. Les générations postérieures enrichirent la collection qui atteignait, à l'époque de Pelcl, 8500 volumes environ.



Illustration 1 : Bibliothèque du palais Nostitz, Prague.

En la personne de Pelcl, Franz Anton Nostitz (1725-1794, grand burgrave de 1782 à 1787) trouve un précepteur expérimenté et surtout profondément instruit, ayant voyagé, connaissant déjà bien les collections voisines et susceptible d'enseigner à ses enfants l'histoire et la langue tchèque, comme il le souhaite. Pour Pelcl, plus que l'accès à la bibliothèque, qu'il aurait pu obtenir sans ce poste, c'est sans doute l'attrait de l'entourage des Nostitz qui a dû emporter la décision (les Trattner, à Vienne, avaient eux aussi proposé à Pelcl un poste de précepteur). Car leur palais est un des centres de la vie intellectuelle pragoise de cette époque-là. Il s'y constitue un groupe qui souhaite transposer en Bohême les études littéraires et historiques qui se mettent en place en Allemagne, et dont le porte-parole à Prague était le professeur Carl Heinrich Seibt (1735-1806) puis August

⁶ On dispose bien sûr de la notice du *Handbuch der deutschen historischen Buchbestände. Band 1. Prag, ouvr. cit.*, mais aussi d'une petite brochure où la partie sur la bibliothèque a été rédigée par Bohumír Lífka, *Josef Dobrovský a Nostická knihovna*, Praha, Státní památková správa/Čedok, 1953. p. 3-7.

⁷ La Silésie faisait partie à cette époque de la couronne de Bohême.

Gottlieb Meissner (1753-1807). Pelcl fait dès lors partie des familiers du salon du comte Nostitz. On le trouve impliqué dans la publication du recueil de notices biographiques des personnages déterminants pour la culture de la Bohême qui avait commencé à paraître en latin (*Effigies vivorum eruditorum*, vers 1773) sous la responsabilité de Nicolaus Adaugt Voigt (1733-1787) et qui paraît en allemand de 1773 à 1782 sous la responsabilité de Pelcl⁸. Il est un des fondateurs de la Société des sciences en 1774, reconnue en 1784 Böhmisches Gesellschaft der Wissenschaften.

On ne peut parler de ce groupe sans rappeler qu'en 1776, Joseph Dobrovský (1753-1829) entre comme professeur de philosophie et de mathématiques dans la maison Nostitz. Au vu du catalogue, on comprend assez bien pourquoi Dobrovský imagina tout d'abord approfondir chez Nostitz ses études bibliques hébraïques. Mais Pelcl, semble-t-il, l'en détourne assez rapidement pour l'orienter vers l'étude de l'histoire tchèque. Comme on le sait, Dobrovský se consacra à la philologie et l'étude des langues slaves, fondant ainsi la discipline.

Parmi les ouvrages principaux de Pelcl, retenons le projet de publier avec Dobrovský un recueil de diplômes (sorte de « Monumenta Bohemica »), qui échoue face au manque de ressources mises à la disposition des deux hommes. Ce projet constitue un des documents fondamentaux pour évaluer le travail de Pelcl car par la suite, il se consacre souvent à la rédaction d'ouvrages plus rémunérateurs – de « vulgarisation », dirons-nous. C'est dans ce travail de diplomate qu'il donne à voir, avec Dobrovský, l'ampleur de sa conception d'une histoire tchèque⁹. Avec son Histoire de Charles IV puis de Wenceslas IV, son Histoire de la Bohême publiée en tchèque et qui sera de nombreuses fois rééditée, ou encore son étude sur les Allemands de Bohême, Pelcl n'atteint pas un niveau d'analyse extrêmement poussé et on sent chez lui la nécessité d'attirer l'éditeur en proposant un ouvrage aux débouchés certains. En effet, Pelcl est considéré aujourd'hui comme l'un des premiers « chercheurs indépendants ».

En 1793, il obtient la chaire de langue et de littérature tchèque à l'université de Prague. Le caractère honorifique de ce choix ne doit pas, là non plus, cacher le fait que cet emploi était plus rémunérateur et surtout plus sûr pour l'avenir de sa nombreuse famille que son poste auprès du comte Nostitz.

Notre deuxième bibliothécaire, le plus jeune d'entre eux, est Jan Bohumír – Gottfried – Dlabáč¹⁰. Né en 1758 en Bohême orientale, il réussit à faire ses études secondaires à Prague où il

⁸ Abbildungen böhmischer und mährischer Gelehrten und Künstler, nebst kurzen Nachrichten von ihren Leben und Werken, Prag, 4 vol., 1773, 1775, 1777, 1782.

⁹ Zdeněk Šimeček, « František Martin Pelcl a Josef Dobrovský », *Slovanský přehled*, vol. 77, n° 1, 1991, p. 85-93.

¹⁰ Dlabáč n'a pas fait l'objet d'une monographie. On se réfère toujours à son nécrologue rédigé par Maximilian Millauer pour les *Abhandlungen der königlichen böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften Siebenter Band, von den Jahren 1820 und 1821*, Prag, Haase, 1822, p. 17-42.

entre comme choriste chez les bénédictins, puis au célèbre Couvent des prémontrés de Strahov. Il étudie ainsi au Lycée de la Vieille Ville de Prague, notamment auprès d'un des historiens les plus progressistes de son temps, Ignac Cornova (1740-1822). Grâce à l'appui d'un oncle (provincial de l'ordre des dominicains), il parvient à continuer ses études une fois l'adolescence venue, et étudie auprès des principaux scientifiques de son époque. Il entre ensuite comme novice chez les prémontrés à Strahov, où il étudie au séminaire, s'initie à l'histoire de l'ordre fondé par saint Norbert et complète ses études à l'Université en mathématiques, physique mais aussi en théologie. Il prononce ses vœux en 1785 et entre comme aide bibliothécaire sous l'autorité d'Adam Urban puis de Kaspar Bauschek, alors que se prépare la mise à jour d'un catalogue systématique complet de la vieille bibliothèque¹¹. Il est nommé responsable de la musique pour tout le monastère et est particulièrement chargé de la formation des jeunes choristes. Il ne devient premier bibliothécaire qu'au départ de Bauschek pour la bibliothèque du prince Lobkowitz, en 1802. On le charge encore de la fonction d'archiviste (entre 1805 et 1810) et d'annaliste du monastère (à partir de 1805).

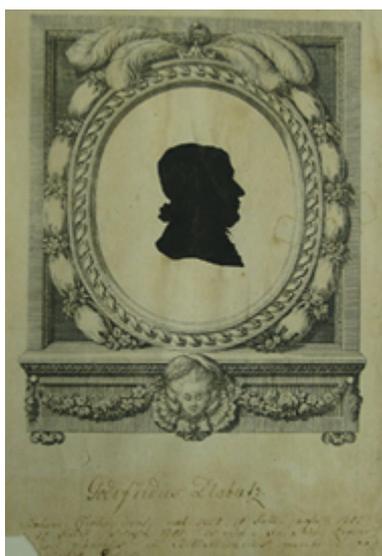


Illustration 2 : Silhouette de J. B. Dlabac. © Bibliothèque des prémontrés de Strahov, Prague.

Malgré ses multiples responsabilités, nous devons à Dlabac un dictionnaire des artistes de Bohême en trois volumes¹² qui témoigne bien du soin avec lequel ce dernier recueillit, sa vie durant, des bribes d'informations aux quatre coins du pays, mais aussi à Vienne et à l'étranger, par l'intermédiaire de ses correspondants. Ses papiers nous donnent un aperçu de son travail de

¹¹ Věra Břeňová, « Katalogy Strahovské knihovny » [Les catalogues de la bibliothèque de Strahov], *Strahovská knihovna*, vol. 12, 1972, p. 105-121.

¹² Jan Gottfried Dlabac, *Allgemeines historisches Künstler Lexikon für Böhmen und zum Theil auch für Mähren und Schlesien*, Prag, Haase, 1815.

collectionneur. Chaque lettre ou paquet de lettres porte, au verso par exemple, des données biographiques se rapportant à son auteur. Son dictionnaire présente des données relativement fiables ainsi que la liste détaillée des œuvres des artistes, et cite ses sources jusqu'aux simples recensions, ce qui lui doit d'être encore aujourd'hui le point de départ incontournable des recherches en histoire de l'art tchèque.

Il fait également œuvre d'historien dans sa biographie de l'abbé de Strahov puis archevêque Johann Lohelius († 1612). Mais c'est surtout un spécialiste de l'histoire littéraire de la Bohême. Il publie notamment une histoire des journaux tchèques. Il fait partie de la toute première génération d'intellectuels à publier en tchèque, après le quasi-monopole de la langue latine au XVII^e et allemande au XVIII^e siècle pour tout ce qui concerne l'expression de la haute culture, imposé par la reconquête catholique. Il apparaît de ce fait quelque peu en retrait par rapport aux deux autres bibliothécaires. Ce n'est qu'en 1796 qu'il entre à la Société des sciences.

La bibliothèque de Strahov, dont il a la charge durant les dix-huit dernières années de sa vie, est déjà à cette époque l'une des toutes premières bibliothèques du pays. Elle a bénéficié bien sûr de la richesse et de la longue histoire du couvent (fondé en 1140), mais aussi de la politique ouverte de ses abbés qui permit au monastère d'acquérir notamment des collections particulières éminentes tout au long du XVIII^e siècle (Jan Heidl pour la musique ; J.A. Riegger, A. Strnad, astronomes ; J. Bartsch, bibliographe, etc.). Si bien que dans les années 1790, la place vient à manquer et l'abbé Václav Mayer réunit (de 1779 à 1800) une commission d'experts pour projeter la construction d'une seconde salle prise sur le jardin. On fait appel à Maulbertsch pour orner le plafond. Cette période de suppression des monastères représente paradoxalement l'apogée de la bibliothèque de Strahov. L'importance de la bibliothèque, les voix qui se sont prononcées pour son ouverture au public et la politique « d'expansion culturelle » de ses abbés ont certainement été déterminantes.



Illustration 3 : Salle de philosophie de la Bibliothèque des prémontrés de Strahov gravure de J. Berka. ©
Bibliothèque du Musée national : bibliothèque du château de MIMOŇ.

Le troisième de nos bibliothécaires est Carl Raphaël Ungar. Né en 1744, il grandit en milieu allemand et reçoit son éducation dans le Gymnasium de son lieu de naissance, tenu par les prémontrés. Il part en 1758 étudier à l'université de Prague et entre en 1759 chez les prémontrés de Strahov, où il trouve un lieu particulièrement favorable aux études qu'il effectue à la fois à l'université, notamment en mathématiques, et au séminaire du Norbertinum. Il apprend l'hébreu, outre le latin et le grec. Il prononce ses vœux en 1770 (et prend alors le nom de Raphaël) et entre à la bibliothèque de Strahov où il s'intéresse surtout au médaillier, dont il réalise le catalogue raisonné qui lui vaut une certaine renommée. Sans doute par l'intermédiaire d'un autre éminent numismate, Nicolaus Adaugt Voigt (chargé de la collection du comte Waldstein, évêque de Litoměřice), Ungar se rapproche du cercle qui se consacre à la publication des *Effigies vivorum eruditorum* (voir *supra*) et se trouve lui aussi parmi les fondateurs de la future Société des sciences.



Illustration 4 : Portrait de K. R. Ungar gravé par J.J. Balzer d'après Kneipp.

© Galerie nationale de la République tchèque, Prague.

Il se consacre ensuite à l'enseignement de la philosophie, des sciences naturelles, des mathématiques et de la théologie aux séminaires des prémontrés et de l'archiépiscopat et obtient le titre de Docteur en théologie en 1779. C'est lui qui introduit la philosophie newtonienne dans ces institutions. Ungar est non seulement lié aux membres de la Société des sciences, mais il est aussi franc-maçon et apparaît comme un josphiste convaincu, à tel point qu'il quitte l'habit et son second prénom en 1788.

On doit notamment à Ungar une bibliographie rétrospective de l'imprimé en Bohême¹³ et l'édition d'un ouvrage de l'historien Bohuslav Balbín (1621-1688), *Bohemia docta* (3 vol. 1776, 1778 et 1780), autre monument de l'histoire tchèque. En 1780, il est nommé premier bibliothécaire de la Bibliothèque universitaire publique dont l'histoire nécessite un bref rappel. En 1622, c'est-à-dire au lendemain de la défaite des états de Bohême révoltés contre les armées impériales et alors que s'engageait la recatholisation du pays, les fonds de l'université Charles, fondée en 1348, avaient rejoint la bibliothèque du collège jésuite du Clementinum ouvert en 1556. Puis s'étaient reconstituées des collections de livres dans le cadre des facultés de droit et de médecine, seules soustraites à l'autorité des jésuites aux mains desquels se trouvait la théologie. Par le décret du 6 février 1777, quatre ans après la suppression de la Compagnie, les trois fonds furent à nouveau réunis, ce qui eut effectivement lieu lorsque les livres de l'université furent déménagés vers le

¹³ « Allgemeine böhmische Bibliothek gesammelt und herausgegeben von K.R. Ungar » parue dans les *Abhandlungen der böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften* pour l'année 1786.

Clementinum. En 1777 toujours, František Joseph Kinský fit don non seulement de sa bibliothèque privée, mais aussi de celle du « majorat » ou « fideicomis » dans le but de l'ouvrir au public. Il reste curieusement à la tête de sa bibliothèque, lui attribue des fonds financiers propres et l'enrichit encore, une fois déménagée dans les locaux de l'ancien collège. La nouvelle Bibliothèque universitaire impériale et royale est placée sous l'autorité de la Commission à l'enseignement (*Studiencommission*) auprès du Gouvernement de Prague (c'est-à-dire la représentation des autorités viennoises pour la Bohême). Lorsqu'en 1780 Ungar arrive à la tête de la nouvelle institution, il se trouve face à un immense travail d'organisation. Ses recherches vont alors principalement se concentrer sur l'histoire littéraire et sur l'histoire du livre en Bohême.

Des hommes du livre

Des auteurs, des éditeurs scientifiques

Nos trois érudits sont *auteurs* et connaissent bien les contraintes et les mécanismes du marché du livre qui s'imposent à eux. Il s'agit tout d'abord de rechercher des appuis et des financements car aucun ne dispose de revenus suffisants pour financer une publication. Ils obtiennent ainsi la protection des grands (Hartig pour le Wenceslas IV de Pelcl), l'appui des états de Bohême (pour le dictionnaire de Dlabáč) ou les moyens limités de la Société des sciences (l'histoire des journaux en Bohême de Dlabáč), etc. La correspondance de Dlabáč avec un membre de l'Académie des sciences de Görlitz¹⁴ (Lusace) témoigne de l'effort développé par le bibliothécaire pour publier ses ouvrages sur un marché plus porteur que celui de la Bohême. Il profite de la proximité historique de la Bohême avec une des régions les plus organisées pour la production du livre, la Saxe, *via* la Lusace (qui appartenait au royaume jusqu'en 1635). Les contraintes liées au transport, les intermédiaires obligés, les transferts d'argent, les problèmes de typographie et de correction sont parfaitement maîtrisés.

Ainsi, lorsque les états de Bohême publient une histoire du pays par l'historien František Pubička (1722-1807), ils font appel au bibliothécaire de la bibliothèque universitaire, Ungar¹⁵, pour lui demander son avis sur la marche à suivre. Sa réponse donne à voir tous les mécanismes de la librairie. Le choix d'un éditeur, d'un mode de diffusion, le rythme des publications, le stockage, tout est envisagé.

¹⁴ Éditée par Miloslav Krbec, « Dopisy J.B. Dlabáče K.G. Antonovi » [Lettres de J.B. Dlabáč à K.G. Anton], *Strahovská knihovna*, vol. 7, 1972, p. 135-187.

¹⁵ Archives de la Bibliothèque nationale de la République tchèque, Prague, fonds de la Bibliothèque universitaire impériale et royale (ci-après ANK VUK) Ungar. Brouillon de la réponse de Ungar du 23 mars 1794.

Nos trois bibliothécaires sont aussi *des collectionneurs très avisés*. Non seulement grâce à leur érudition, mais aussi à leurs multiples voyages aux quatre coins du pays qui leur donnent une vue précise des fonds conventuels, avant même leur démantèlement. Lorsque les ventes se succèdent au Clementinum, ils sont les premiers à en profiter. La collection de Dlabáč compte environ 6000 volumes à sa mort et le poste occupé par les livres est le premier dans son budget annuel¹⁶ (un poste équivalent est par ailleurs consacré aux aumones en fin d'année). La bibliothèque personnelle de Pelcl est l'objet de l'attention de ses contemporains et à sa mort, c'est le comte de Thun qui en acquiert la plus grande partie¹⁷.

Les bibliothécaires sont également *des fournisseurs*, non seulement pour leur propre bibliothèque et pour celle dont ils ont la responsabilité mais aussi pour leurs correspondants, à l'étranger notamment, ou en province – le service étant réciproque. Dlabáč semble suffisamment bien connaître le libraire Jan Ferdinand Schönfeld pour se faire conduire à Vienne et loger chez lui. Il se fait acheter par l'intermédiaire de Cerroni¹⁸, de Brno (en Moravie), la Bible des Frères moraves (dite de Kralice), livre après livre. Les échanges avec la Saxe sont évidemment riches ; nous avons les témoignages de liens avec la Hongrie (Rybay, Széchény, Batthyani)¹⁹. Le but est de développer le réseau des libraires pour pallier une offre insatisfaisante²⁰ ou trop chère²¹. Cette compétence implique les libraires dans des fonctions officielles qui les lient aux autorités. Pelcl est un des responsables de la censure pour les Pays tchèques, Dlabáč traduit en tchèque les édits du Gouvernement de Prague, Ungar est le bibliothécaire du royaume (*kaiserlicher königlicher Bibliothekär*).

¹⁶ Archives littéraires du Musée de la littérature nationale, Prague (ci-après LA PNP), fonds Dlabáč, papiers personnels : « Rationes pro Anno 1808 P. Godefridi Joan Dlabáč Professi Sionei » donne 70 florins pour des livres.

¹⁷ Voir LA PNP, fonds Dlabáč, correspondance avec Ferdinand Opiz. Sur la bibliothèque de Pelcl, voir Josef JOHANIDES, « O knihovně a rukopisech Františka Martina Pelcla » [À propos de la bibliothèque et des manuscrits de F.M. Pelcl], *Knihy a dějiny*, vol. 1, n° 1, 1994, p. 13-30.

¹⁸ *Ibid.*, lettre de Petr Cerroni du 22 septembre 1792.

¹⁹ *Ibid.*, correspondance avec Jiří Ryba ou Rybay (1754-1812), pasteur évangélique de Slovaquie, publiée dans *Filologické Listy*, vol. XLVII, 1920. Sur la visite du comte Széchény, voir la lettre de Dlabáč du 8 janvier 1795. Pour Batthyani, voir ANK VUK, direction, lettre de remerciement de Batthyani pour un envoi de livres, de Vienne, le 29 janvier 1785.

²⁰ LA PNP, fonds Dlabáč, copie issue de la correspondance de Ferdinand Opiz, lettre de Dlabáč des 23 et 25 avril 1800 (f°32) : „Sonst sehe ich nichts anderes in Prag als Romanen, Geister- und Ritter-Geschichten. Einen ganzen Schwarm davon habe ich bei Widtmann davon gesehen.”

²¹ *Ibid.*, lettre de Cerroni du 22 septembre 1792 : „Dieser so hohe Preis ist nur für jenen annehmbar, der mit Büchern handelt und keine Gelegenheit hat die Biebl nach und nach theilweise zusammen zu bringen, und sie in weit minderen annehmlichen Preise zu erhalten.”

Relation au public

Érudits et spécialistes du livre, ces trois bibliothécaires se signalent par leur souci de publier – sans qu'ils en retirent toujours, d'ailleurs, un bénéfice financier. Le travail de publication de sources, de mise au point de dictionnaires nous semble aussi relever de cette « mission » pédagogique que se donnent les Lumières. Tous trois sont d'ailleurs des pédagogues ; deux d'entre eux sont auteurs d'ouvrages pédagogiques²². La nécessité d'ouvrir les bibliothèques répond ainsi à plusieurs motivations : celle d'un milieu intellectuel qui a besoin de travailler sur des sources conservées dans les bibliothèques (ce qui renforce la fonction de conservation des bibliothèques) et celle de transmettre le savoir (fonction de mise à disposition).

Des bibliothécaires bibliographes

Mutation d'un métier

La bibliothèque ouverte au public et le service qu'elle implique

Les papiers de Dlabáč témoignent des pratiques liées à la recherche, à l'emprunt et au prêt de livres que tout chercheur connaît bien encore aujourd'hui. Nous avons isolé trois exemples de service au lecteur :

- le service le plus exigeant : un érudit²³ avec lequel il est en correspondance demande un manuscrit. Dlabáč ne l'a pas à Strahov ; il transmet la demande au Clementinum. Ungar ne le trouve pas. On demande à Dobrovský de chercher chez Nostitz puis on s'adresse aux archives des Registres du royaume grâce aux bonnes relations que l'on entretient avec le comte Prokop Lažanský²⁴. Il est bien sûr hors de question de l'emprunter. Dlabáč fait alors recopier le manuscrit pour envoyer le texte à son correspondant ;
- le service court : Pelcl vient chercher un livre à Strahov. Dlabáč est absent. Pelcl doit lui laisser une note pour signifier personnellement sa demande, que Dlabáč traitera à son retour ;
- le service expert : Ungar²⁵ souhaite emprunter un manuscrit du xve siècle qui, selon ses sources, se trouve à Strahov. Mais si ce n'est pas possible, il est prêt à

²² Jan Bohumír DLABAČ, *Krátké vypsání českého království pro pouze českou školní mládež* [Courte description du Royaume de Bohême pour les étudiants tchèques] ; Carl Raphaël UNGAR, *Projet de réforme de l'enseignement de la philosophie* (1786), ANK, Ungar.

²³ Miloslav KRBEC, « Dopisy J.B. Dlabáče K.G. Antonovi », *op. cit.*, lettre du 9 janvier puis du 19 mars 1792.

²⁴ Président de l'Académie des sciences de 1789 à 1793 et Grand Chancelier à partir de 1796.

²⁵ Billets de C.R. Ungar à Dlabáč, LA PNP, fonds Dlabáč.

n'emprunter que les notes prises par Dlabáč sur ce manuscrit. Il signale que toute information sur des imprimés du xve siècle est la bienvenue, puisqu'il prépare son Histoire du livre imprimé en Bohême.

Dans les cas présents, on le voit, le service est très personnalisé.

Au Clementinum, ce service semble rapidement réservé à un cercle restreint du lectorat. Selon le règlement viennois, seuls les professeurs de l'université sont autorisés à emprunter des documents. Ungar se plaint toutefois de l'incapacité de sa bibliothèque à remplir les souhaits des visiteurs : il signale le manque de personnel, les horaires d'ouverture au public très contraignants (les copistes ne travaillent que lorsque la bibliothèque est ouverte au public), le manque de sièges, de tables et d'espace, l'absence de chauffage. En 1801, Ungar rédige son rapport d'activité²⁶ : 147 000 livres ; cinq personnes employées ; deux salles de lectures, ouvertes deux heures dans la matinée et une ou deux heures (selon si nous sommes en été ou en hiver) l'après-midi, du lundi au samedi inclus ; trois cents visiteurs et quatre à cinq cents documents communiqués par jour. Tous les lecteurs ne peuvent pas écrire ; des problèmes de vol et de détérioration des ouvrages sont signalés. Les lecteurs s'inscrivent sous de faux noms sur les formulaires d'emprunts.

Les bibliothèques sont de plus des monuments bien connus et on vient les visiter en touriste. Lorsque Mozart ou l'impératrice Marie-Louise viennent à Strahov, il n'est pas question qu'un simple copiste leur fasse visiter les lieux. Ungar se plaint de l'affluence les jours d'été, lorsque l'on vient de Carlsbad jusqu'à Prague et qu'on veut visiter la salle du Clementinum. Quand arrive un de ces visiteurs de haut rang, on doit fermer une des salles pour pouvoir surveiller les lecteurs.

²⁶ ANK VUK, direction, 1801, demande adressée à la Chancellerie de Bohême à Vienne par Ungar pour obtenir plus de personnel. Les chiffres donnés par Ungar sont peut-être exagérés, mais il fournit ceux de la bibliothèque de Vienne qui sont à son honneur et révèlent le manque de personnel auquel Ungar doit faire face.



Illustration 5 : Salle baroque de la Bibliothèque nationale de la République tchèque.

© Bibliothèque nationale de la République tchèque, Prague.

Nos bibliothécaires sont aussi *de grands organisateurs*. Ungar défend son institution lors des réunions du conseil de l'Université pour la répartition des locaux de l'ancien collège jésuite. Il dirige le travail des menuisiers et des maçons, abandonne son appartement de fonction pour permettre aux réserves de s'agrandir. On le retrouve dans la commission de spécialistes appelés à mettre sur pied le projet d'agrandissement de la bibliothèque de Strahov. Lorsque Dlabáč va à Vienne, il est chargé de rencontrer Maulbertsch²⁷ pour prévoir la réalisation de la fresque du plafond de la bibliothèque.

La bibliothèque « publique »

Avec la création de la bibliothèque « publique », non pas ouverte au public, mais appartenant à l'État, apparaît plus particulièrement la fonction du bibliothécaire officiel : « bibliothécaire impérial et royal » (décret du 20 octobre 1780). D'un point de vue institutionnel, nous l'avons vu, la bibliothèque est placée de 1777 à 1784 sous la tutelle de la Commission à l'enseignement, ce qui nous vaut une correspondance administrative régulière entre elle et le premier bibliothécaire Ungar. Le président de cette commission, le comte Věžník, est un conservateur notoire et exerce son autorité avec beaucoup de soin et une grande précision. Il se fait l'écho des directives émises par les autorités viennoises pour mettre la bibliothèque de Prague « au standard » de celle de Vienne. Après 1784, Ungar s'adresse directement à la Chancellerie de

²⁷ LA PNP, fonds Dlabáč, correspondance, lettre à Václav Mayer, abbé de Strahov, de Vienne, le 30 mai 1795.

Vienne. Les directives de départ²⁸ peuvent sembler extrêmement contraignantes, ne lui laissant aucune initiative. Elles semblent destinées à pallier l'incompétence du bibliothécaire (on prend, par exemple, la peine de préciser le sens du mot polyglotte). Au moins obligeant-elles Ungar, lorsqu'il ne souhaite pas s'y soumettre, à argumenter soigneusement ses demandes, ce qui est pour nous une source incomparable (nous le verrons plus tard avec l'établissement du catalogue.).

Bibliothécaire du royaume, Ungar doit faire face, lorsqu'il est nommé à son poste en 1780, à une première chose ne concernant en rien la bibliothèque universitaire : c'est désormais lui qui catalogue les livres confisqués par les autorités de l'archevêché, le Consistoire. Il choisit ceux qu'il juge devoir rejoindre la bibliothèque du Clementinum. Mais en 1780 justement, la patente de tolérance supprime de fait ces pratiques inquisitoriales et l'évêque josephiste de Hradec Králové, Johann Leopold Hay (1735-1794), demande de rendre les livres confisqués aux protestants. Ungar se défend de pouvoir le faire : d'une part ces livres ont été le plus souvent brûlés et lorsqu'il a été décidé de les joindre au fonds du Clementinum, il est impossible de les retrouver. Ungar va même jusqu'à préciser qu'ils ne portent le plus souvent que le prénom de leur propriétaire et qu'un travail livre après livre n'y suffirait pas. Le détail révèle toutefois qu'Ungar s'était bien livré à cet exercice. Avec la logique de la tolérance, Ungar propose alors de rééditer ces livres. D'inquisitrice, les autorités deviendraient alors incitatrices.

Le problème des livres confisqués est ainsi rapidement réglé pour Ungar. Celui des bibliothèques conventuelles est beaucoup plus épineux car il représente une quantité de livres bien supérieure qu'il faut traiter très rapidement. Pour donner une idée de la tâche, en 1782, Ungar dit avoir catalogué vingt-trois bibliothèques conventuelles et à la fin de sa vie, l'apport de ces livres au Clementinum aurait été de 100 000 volumes. Ungar se rend en principe sur place et exige d'être le premier et d'avoir le temps de cataloguer. En effet, les pièces les plus rares, que par ailleurs il connaît, ne sont déjà plus dans les fonds lorsque ceux-ci arrivent au Clementinum... On les retrouve chez des « marchands juifs » ! Ungar établit donc des catalogues succincts puis choisit ce que gardera la Bibliothèque universitaire. Il doit soumettre cette liste à Vienne, qui se garde le droit de choisir ce que l'on jugera opportun d'amener à la bibliothèque de la cour. Puis est organisée la vente de la plupart des doubles. Les ventes se succèdent rapidement au Clementinum et des voix s'élèvent pour dénoncer la liquidation de véritables trésors qui passent aux mains de commerçants ou d'un public peu connaisseur²⁹.

²⁸ ANK VUK, recueil de décrets, copie du décret du 30 avril 1778 (26 avril 1781).

²⁹ On trouve des critiques notamment dans le journal tenu par Dlabač pour l'année 1791 (*Ephemerides historiae Bohemiae Anni, 1791*, ms, Bibliothèque de Strahov, D.H.I.14, f^{os} 11-12).

Il est vrai que Ungar ne semble accorder aucune attention aux doubles et se débarrasser facilement de ce que nous apprécierions de trouver dans une bibliothèque nationale. Les 11 000 doubles qu'il trouve en entrant en fonction sont par exemple rapidement relégués dans les greniers.

Or, pour mettre à disposition ces livres à une échelle étendue, il faut organiser systématiquement ce savoir, le décrire. Ainsi, lorsqu'on³⁰ demande à Dlabáč où en est la question de l'ouverture de la bibliothèque de Strahov au public, il répond en donnant l'état d'avancement du catalogue. Certes, les Lumières n'ont pas inventé le catalogue. Nos bibliothécaires ont dû surtout faire face à un afflux considérable de livres simultanément à une croissance de la demande du public. Dobrovský déplore ainsi l'impossibilité de faire une histoire de la production livresque en Bohême : en l'absence de tout catalogue imprimé, il faut constamment avoir recours au bibliothécaire. Ces deux traits ont profondément transformé le travail du bibliothécaire, dans sa nature et dans sa pratique.

Mutation dans l'organisation du savoir

Le catalogue scientifique

Lorsque Dlabáč entre à la bibliothèque de Strahov, son directeur prépare un extrait du catalogue des incunables et imprimés remarquables : *Merkwürdigkeiten der Strahöfer Bibliothek* (1786). Dlabáč ne reprend pas le projet. Il s'emploie à terminer le catalogue et s'attache pour cela les concours de ses bibliothécaires et copistes. Pelcl est aussi chargé de la rédaction d'un catalogue complet de la bibliothèque des Nostitz, qu'il établit avec l'aide de Jaroslav Schaller (1738-1803), par ailleurs auteur d'une topographie de la Bohême.

L'intérêt et le principe du catalogue sont particulièrement défendus par Ungar. Lorsqu'il entre à la Bibliothèque universitaire, un catalogue alphabétique est en cours d'établissement et la Commission de tutelle de la bibliothèque, en la personne du comte Věžník, lui demande de le terminer. En chercheur, Ungar plaide pour un catalogue systématique qui permet simultanément de ranger physiquement les ouvrages (qui souvent ne le sont pas et restent donc introuvables) et de les inventorier.

Par rapport à leurs prédécesseurs, nos bibliothécaires s'emploient à la réalisation de catalogues universels de leur bibliothèque.

³⁰ LA PNP, fonds Dlabáč, Lettre de Ferdinand Opiz du 27 mai 1800.

Ungar supprime les fonds séparés des livres interdits – désormais obsolètes – et des livres rares pour mettre sur pied un catalogue et un classement uniques. Les incunables sont simplement répertoriés dans chaque classe. Le catalogue à établir doit être « logisch systematisch oder wissenschaftliche ». Ungar énumère les raisons pour lesquelles il refuse de commencer par établir un catalogue alphabétique, plaide pour un catalogue thématique et nous fait la description détaillée du travail de chercheur :

[Il faut faire un catalogue logique, systématique, c'est-à-dire scientifique :]

- « 1. Afin que le lecteur ait en un quart d'heure un aperçu de tous les livres qui concernent la matière qu'il souhaite étudier et qui se trouvent dans la bibliothèque ;
2. Afin qu'il sache en même temps quels sont les livres qui concernent cette discipline exactement puis ceux qui ne se rapportent pas à cette branche mais à une science auxiliaire, et ainsi quels sont les livres qu'il veut étudier systématiquement avec profit et ceux qu'il devra lire plus tard ;
3. Afin qu'il obtienne en même temps une histoire « littéraire » de cette science, je veux dire : afin qu'il sache comment elle a été traitée au fil des ans, comment les disciplines ont fusionné ou se sont scindé, à quelles sources les auteurs postérieurs ont puisé et comment eux-mêmes ont été utilisés ; quelles éditions il doit préférer soit parce qu'elles sont intégrales, soit parce qu'elles ont été augmentées ou améliorées, soit parce que, grâce à la qualité de leur impression, elles sont sans fautes, soit parce que des érudits les ont éditées, comme les éditions Aldines, Elzevier, Estienne etc. et donc parce qu'elles contiennent les commentaires des érudits [...] les plus éminents...³¹ »

Le catalogue tchèque

La manifestation matérielle de l'éveil national et de l'intérêt pour les études tchèques manifesté par l'élite intellectuelle du pays réside sans doute dans l'apparition, dans de nombreuses bibliothèques, en parallèle à ces catalogues « universels », d'inventaires des fonds « bohémica ». Il nous faut, pour finir, nous pencher sur la définition de ce terme. L'enjeu est finalement de mesurer

³¹ ANK VUK, direction, „Entwurf für die systematische Kataloge“ du 29 janvier 1783 : „Der Zweck und der Nutzen eines systematischen logischen oder wissenschaftlichen Katalogs ist :

1. Damit der Leser ein einer ¼ Stunde alle die Bücher, welche die Materie, von der Er sich unterrichten will, erklären, und in der Bibliothek existiren, uebersehen können ;
2. Damit er zugleich die Bücher welche von dieser Wissenschaft überhaupt, dann diejenige, welche zwar nicht gerade von diesem Zweig der Wissenschaft handeln, aber doch mit ihr als Hulfswissenschaften genau verbunden sind, kennen lerne, und daraus folgere : welche Bücher, wenn Er mit Nutzen und systematisch studiren will, er vorausschieden, und welche Er später lesen soll ;
3. Damit Er zugleich sich in die literär Geschichte dieser Wissenschaft einarbeiten, ich will sagen : damit er wisse, wie Sie von Jahr zu Jahr bearbeitet worden, wie Sie ab- oder zugenommen, und aus welchen Quellen die spätere Authoren geschöpft, und wie Sie selbte benutzet haben, welche Editionen Er andere vorziehen sollen, entweder weil Sie Autographä non castrata, oder weil Sie in der That vermehrte und verbesserte ; oder weil Sie inbetref des Drucks ohne Fehlere, und unter des Aussicht gelehrter Männer editiret sind, wie z. B. die Editiones Aldina-Elzeviriana-Stephani u.s.w. oder weil Sie mit den Kommentarien der gelehrtesten Männer z. B. Gravii gromovii u.s.w. versehen sind.”

l'étendue de l'objet d'étude que se donnent ces intellectuels et d'enrichir notre connaissance de cette époque si souvent évaluée avec les concepts de nationalisme, tels qu'on les trouve bien plus tard. Si au ^{XX}^e siècle les historiens du livre ont souvent perçu les Lumières comme une période marquée par le retour des publications en langue tchèque, qu'en était-il des spécialistes du livre de cette époque ?

Commençons par la bibliothèque des Nostitz. Pelcl ne semble pas avoir jugé utile de créer un fonds séparé pour les ouvrages relevant des Pays tchèques. Ils figurent dans le catalogue général. La taille du fonds ne semble pas déterminante dans ce choix. On connaît des bibliothèques aristocratiques de taille équivalente et où une section tchèque a été prévue. Peut-être est-ce plutôt une question de maturité du travail de Pelcl lors de l'établissement du catalogue ? En revanche les notes ajoutées postérieurement complètent souvent des notices d'ouvrages concernant la Bohême et sont ainsi la marque de la « concentration » des intérêts scientifiques de Pelcl, mais aussi, certainement, de Schaller et Dobrovský.

Dlabač n'a pas laissé de catalogue systématique d'ouvrages se rapportant aux Pays tchèques. C'est Ungar qui, dans son projet de travail en 1783, inclut dans son plan de classement du catalogue « scientifique » une section qu'il intitule « bibliotheca nationalis » (*National Bibliothek* dans son commentaire allemand)³². Le plan de classement suit par ailleurs la classification imposée par Vienne³³. Le sous-titre de la section est intitulé de la façon suivante : « Bibliothèque nationale dans laquelle seront les œuvres des hommes qui sont nés, ont été éduqués en Bohême ou en Moravie ou qui y furent et en ont traité ne serait-ce que de façon occasionnelle ». La Bibliothèque nationale est donc conçue comme bibliothèque des Pays tchèques et non pas encore bibliothèque des Tchèques.

Dès le 31 décembre 1782, il avait obtenu l'institution du « dépôt légal » des ouvrages publiés en Bohême. Sans doute peu appliqué, notamment hors de Prague – où on imagine assez bien que Ungar le faisait lui-même respecter –, ce décret fait l'objet d'une nouvelle demande en 1804³⁴. En 1783, Ungar avait déjà rassemblé 2000 ouvrages dans cette section, avant même qu'il n'institutionnalise un travail scientifique personnel³⁵.

Il est bien difficile d'interpréter le silence du comte Věžník face à cette proposition³⁶. Sa réponse à la dizaine de folios envoyés par Ungar montre que la classification proposée a été lue. On

³² ANK VUK, direction, *Ibid.* : « Bibliotheca nationalis in qua Opera Virorum, qui in Bohemia, aut Moravia, aut Nati, aut educati, aut occasione qua demum cumque fuerunt collocantur ».

³³ ANK VUK, Spisy, directives du 30 avril 1778.

³⁴ ANK VUK, direction, brouillon d'une lettre adressée au Gubernium, de Prague, du 4 novembre 1804. Ungar y insiste sur les contrefaçons et fausses adresses.

³⁵ ANK VUK, direction, „Entwurf für die systematische Kataloge”, *ouvr. cit.* : „... weil ich mit vieler Mühe unsere inländische alte besonders böhmische Bücher, derer ich bereits über 2000 zusammen gebracht habe, bey patriotischen Gutthätern aufsuchen und sammeln muss, und ich zugleich diesen Katalog die möglichste Vollständigkeit eines Catalogi universalis Bohemici geben, und selbten auf meine Kosten.”

³⁶ ANK VUK, recueil des décrets, réponse de F. Věžník du 17 mars 1783.

demande quelques détails quant à la classification chronologique des conciles, mais nous n'avons trace d'aucun débat entre les deux hommes. La création d'une bibliothèque pour la Bohême n'est pas encore un objet de passion. Il en sera tout autrement lorsqu'il sera question de mettre au point le programme de la bibliothèque du Musée national. La définition du mot national et la dimension à lui accorder seront alors ardemment discutées.

Dans le processus de professionnalisation des bibliothécaires, nos trois représentants se situent encore à mi-chemin. Pelcl fait figure d'historien. Ungar, outre son habileté envers les autorités, sa clairvoyance et son sens de l'organisation, nous force à l'admiration par son énergie infatigable aux performances quantitatives impressionnantes. Dlabáč apparaît comme schizophrène lorsqu'il écrit à son ami Rybay³⁷ : « En fait, je pourrais bien présenter tout cela bien plus tôt, si j'avais la possibilité de travailler pour moi, mais mes occupations à la bibliothèque et toutes sortes de choses me prennent beaucoup de temps et sont si impertinentes, que tout ce sur quoi j'ai travaillé et travaille encore, je dois l'accomplir sur mon temps de repos et durant la nuit. Ainsi pourrais-je avec raison intituler toutes mes activités littéraires "Noctes Strahovicenses" ou bien "Noctes Bohemicas" ! Que me reste-t-il à faire : Persévérer ! Persévérer ! Persévérer ! »

³⁷ „Freylich könnte ich viel eher mit meinen Sachen auftreten, wenn ich in meinem Stifte privatisieren könnte – aber meine Bibliotheksgeschäfte und andere Dinge – diese nehmen mir sehr viel Zeit weg, und zwar so impertinent, dasz ich alles, was ich immer arbeitete, und noch arbeite, blos in den Erholungs und Nachtsstunden verrichten musz. Folglich mit allem Recht könnte ich alle meine litterarische Beschäftigungen, Noctes Strahovicenses oder Bohemicas nennen ! Doch was ist zu thun ! Geduld ! Geduld ! Geduld !” Lettre à Rybay du 16 novembre 1794, LA PNP, fonds Dlabáč, Correspondance et « personalia ».